

Le demain joueur du Comité d'action étudiants-écrivains : genèse d'un collectif littéraire d'agitation et de propagande

Jean-François Hamel



Pour citer cet article

Jean-François Hamel, « Le demain joueur du Comité d'action étudiants-écrivains : genèse d'un collectif littéraire d'agitation et de propagande », *Fabula / Les colloques*, « La littérature contemporaine au collectif », URL : <https://www.fabula.org/colloques/document6679.php>, article mis en ligne le 17 Septembre 2020, consulté le 09 Mai 2025

Le demain joueur du Comité d'action étudiants-écrivains : genèse d'un collectif littéraire d'agitation et de propagande

Jean-François Hamel

Même si Maurice Blanchot prend soin de situer sa réflexion sur « un fond de désastre, qui va bien au-delà de la ruine¹ », *La Communauté inavouable* nous paraît aujourd'hui chargé d'une puissance inaugurale, comme s'il avait contribué à frayer, au-delà de lui-même, un espace inédit de pensée et d'écriture, voire à esquisser les contours d'une « communauté qui vient² ». Pourtant, cet opuscule qui se présente comme une relance de la méditation de Jean-Luc Nancy sur la « communauté désœuvrée³ » constitue d'abord et avant tout un exercice de mémoire et d'amitié. En effet, glissant de la « communauté négative » esquissée dans les écrits de Georges Bataille à la « communauté des amants » inscrite au cœur de *La Maladie de la mort* de Marguerite Duras, Blanchot revient de manière cryptée sur deux expériences collectives qui ont infléchi sa trajectoire politique et qui s'attachent l'une et l'autre à des lieux de sociabilité spécifiques. La première expérience se déroule à Paris pendant la guerre, rue de Lille, chez Denise Rollin, quand Bataille, qu'il vient à peine de rencontrer, organise une série de réunions et de discussions, de l'automne 1941 au printemps 1943, y lisant des passages de *L'Expérience intérieure* alors en chantier⁴. Ces rencontres, dont Bataille a cru un temps qu'elles donneraient naissance à un « Collège socratique », ont approfondi la rupture de Blanchot avec ses convictions politiques des années trente et l'ont éloigné des milieux de l'extrême droite. La deuxième expérience s'amorce à la fin des années cinquante, quand Blanchot intègre le cercle des amis de la rue Saint-Benoît, se rapprochant de Dionys Mascolo et de Robert Antelme, qu'il retrouve fréquemment au domicile de Duras et dont il partage pendant une décennie les engagements antigauillistes, anticolonialistes et antistaliniens. À leurs côtés, Blanchot rompt le devoir de réserve qu'il s'est imposé sous l'Occupation et se positionne

¹ Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, Paris, Éditions de Minuit, 1983, p. 10.

² Le livre de Blanchot, qui a connu une postérité remarquable, a souvent été lu en regard de l'essai de Giorgio Agamben, *La Communauté qui vient*, trad. Marilène Raiola, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XXe siècle », 1990.

³ Jean-Luc Nancy avait publié « La communauté désœuvrée » dans la revue *Aléa* en 1983, quelques mois seulement avant que ne paraisse *La Communauté inavouable*. Il a depuis donné son interprétation de la réponse de Blanchot à son article dans *La Communauté désavouée*, Paris, Galilée, « La philosophie en effet », 2014.

⁴ Michel Surya, *Georges Bataille, la mort à l'œuvre*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 2012 [1992], p. 358-366.

publiquement, dans le contexte de la guerre d'Algérie, à l'extrême gauche de l'échiquier politique⁵. Par son architecture, le diptyque de *La Communauté inavouable* se donne ainsi à lire comme la remémoration tardive, de la rue de Lille à la rue Saint-Benoît, des amitiés politiques les plus marquantes de Blanchot, qui l'ont amené, jamais seul, toujours à plusieurs, au plus près de ce qu'il nomme « l'exigence communiste⁶ ». Mais, pour qui s'intéresse à la « possibilité d'être-ensemble⁷ » promise par la notion de communauté, le cœur de l'essai se trouve à la cheville des deux parties, dans les trois pages fulgurantes consacrées au soulèvement français de mai et de juin 1968. Comme en un roman d'apprentissage, l'écrivain, jusque-là confiné aux appartements de ses amis, descend dans la rue pour affronter le dehors et se mêler à la foule anonyme. Sous la forme d'une « utopie immédiatement réalisée », il affirme avoir éprouvé dans ces semaines insurrectionnelles « une manière encore jamais vécue de communisme⁸ ». Ce n'est pas faire violence à l'essai de Blanchot que de l'interpréter comme une transcription théorique de son engagement militant au sein du Comité d'action étudiants-écrivains, dont on sait qu'il fut l'un des animateurs de mai 1968 à février 1969. Tout porte en effet à croire que la morphologie et la sociabilité de ce collectif littéraire d'agitation et de propagande, né dans les premiers jours de la grève générale, se trouve à l'origine de certaines des thèses plus paradoxales de *La Communauté inavouable*. C'est la genèse de cette cellule révolutionnaire éphémère que les prochaines pages voudraient reconstituer, au risque de dissoudre l'amitié dans « la pire des histoires, l'histoire littéraire⁹ ».

Un communisme d'écriture au service du Mouvement

L'aventure du Comité d'action étudiants-écrivains commence par un tract distribué dans le Quartier latin le 18 mai 1968, au cours de la phase ascendante du soulèvement, quand les occupations d'usines et de lieux publics succèdent aux manifestations de rues¹⁰. Le papillon ronéoté, sans doute produit par le Comité révolutionnaire d'agitation culturelle, installé à l'Institut de philosophie dès les premiers jours de l'occupation de la Sorbonne, transcrit une déclaration collective

⁵ Christophe Bident, *Maurice Blanchot, partenaire invisible*, Seyssel, Champ Vallon, 1998, p. 368-483.

⁶ Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, op. cit., p. 9.

⁷ *Ibid.*, p. 52.

⁸ *Ibid.*, p. 53-54.

⁹ Maurice Blanchot, « L'amitié » [1962], *L'Amitié*, Paris, Gallimard, 1971, p. 327.

¹⁰ Sur l'histoire et la composition de ce comité, que je ne pourrai ici qu'esquisser, je me permets de renvoyer le lecteur à : Jean-François Hamel, *Nous sommes tous la pègre. Les années 68 de Blanchot*, Paris, Minuit, coll. « Paradoxe », 2018.

de solidarité avec le mouvement des étudiants parue dans *Le Monde* la veille de la première nuit des barricades : « Il est d'une importance capitale, peut-être décisive, que le mouvement des étudiants sans faire de promesse, et au contraire en repoussant toute affirmation prématurée, oppose et maintienne une puissance de refus capable, croyons-nous, d'ouvrir un avenir¹¹ ». Le tract annonce par ailleurs la création d'une « Commission » associant écrivains, étudiants et travailleurs, qui se réunira à partir du 20 mai à l'annexe Censier pour « débattre des rapports entre les maisons d'édition et l'université de demain, de la réforme des études littéraires sclérosées, du rôle d'une littérature révolutionnaire¹² ». Selon les règles de la Sorbonne occupée, adoptées quelques jours plus tôt, les commissions sont des groupes de travail et de discussion, avec président, rapporteurs et secrétaire, dont les décisions sont soumises au vote de l'Assemblée générale qui se tient quotidiennement dans le grand amphithéâtre¹³. Or le 20 mai, la soixantaine d'écrivains, d'intellectuels et de journalistes qui répondent à la convocation fondent non pas une « commission littéraire », destinée à fonctionner à l'intérieur de la citadelle étudiante, mais un « comité d'action », comme il en existe déjà des centaines à cette date dans les lycées, les universités, les usines et les quartiers. Ces cellules d'agitation et de propagande, sans appareil ni plateforme, se veulent une expression de la démocratie directe, en rupture aussi bien avec la logique groupusculaire de l'extrême gauche qu'avec les stratégies parlementaires de la gauche institutionnelle ; ces comités refusent toute organisation hiérarchique et toute délégation de la parole au motif que « la révolution est une chose que l'on fait soi-même, qu'on ne laisse pas aux autres le soin de faire¹⁴ ». Aussitôt constitué, le Comité d'action étudiants-écrivains est contesté. Le lendemain de sa réunion inaugurale, le 21 mai, une délégation menée par Jean-Pierre Faye prend d'assaut l'hôtel de Massa, siège de la Société des gens de lettres, et fonde l'Union des écrivains, regroupement professionnel voué à la défense de l'écrivain comme travailleur. Au terme d'âpres discussions, auxquelles prend part l'équipe de la revue *Tel Quel*, le 23 mai, le Comité d'action étudiants-écrivains se sépare de l'Union des écrivains et se replie sur son noyau dur : les amis de la rue Saint-Benoît (Antelme, Blanchot, Duras et Mascolo) et plusieurs surréalistes de la revue *L'Archibras*, dont Jean Schuster et Georges Sebbag, ainsi que le jeune romancier Jacques Bellefroid.

¹¹ « Il est capital que le mouvement des étudiants oppose et maintienne une puissance de refus, déclarent MM. Jean-Paul Sartre, Henri Lefebvre et un groupe d'écrivains et de philosophes », *Le Monde*, 10 mai 1968, p. 9. La déclaration a été rédigée par Blanchot : « Déclaration de solidarité avec le mouvement étudiant », *Mai 68, révolution par l'idée*, éd. J.-F. Hamel et É. Hoppenot, Paris, Gallimard, coll. « Folio Le Forum », 2018, p. 21-22.

¹² Tract ronéoté, 18 mai 1968, fonds Max-Pol Fouchet de l'IMEC et fonds Mai 68 du Centre d'histoire sociale du XXe siècle de l'Université Panthéon-Sorbonne.

¹³ « Proposition d'organisation interne de la Sorbonne », 15 mai, dans Jean Claude Perrot, Michelle Perrot, Madeleine Rebérioux et Jean Maitron, *Le Mouvement social*, « La Sorbonne par elle-même », no 64, juillet-septembre 1968, p. 112-113.

¹⁴ Patrick Seale et Maureen McConville, *Drapeaux rouges sur la France. Les causes, les thèmes, l'avenir d'une révolution*, trad. Jean-René Major, Paris, Mercure de France, 1968, p. 124.

Au fil des semaines, leur viendront en renfort l'écrivain Michel Leiris, l'éditeur Maurice Nadeau, le sociologue Jean Duvignaud, l'historien et militant Daniel Guérin, la romancière Christiane Rochefort, l'artiste Jean-Jacques Lebel, le journaliste Philippe Gavi. Tous se mettent « au service du Mouvement », selon le sous-titre du bulletin qu'ils publieront en octobre 1968, et défendent, au moins jusqu'en février 1969, « la puissance de refus » qui caractérise le soulèvement de mai.

Au regard des collectifs qui se disputent le pôle de l'avant-garde dans un champ littéraire bouleversé par la crise politique, le positionnement du Comité ne manque pas d'étonner¹⁵. D'abord, parce que ce groupe constitué pour une large part d'écrivains consacrés et d'intellectuels reconnus décide de faire grève de la littérature, non seulement durant le soulèvement, mais encore jusqu'au printemps suivant, se démarquant ainsi de *Tel Quel* et de l'Union des écrivains, qui persistent à défendre le potentiel révolutionnaire de la littérature. À l'automne 1968, dans un texte intitulé « Tracts, affiches, bulletin », Blanchot décrète l'incompatibilité de l'engagement insurrectionnel et de la vocation littéraire. À ses yeux, les seules écritures en mesure de provoquer « l'autorité, le pouvoir, la loi » sont celles qui envahissent la voie publique : « les tracts distribués hâtivement dans la rue », « les affiches qui n'ont pas besoin d'être lues mais qui sont là comme défi à toute loi », ainsi que les « bulletins » qui se vendent à la criée dans les manifestations¹⁶. Au régime de singularité de la littérature, qui s'arraisonne à l'autorité d'une signature, le Comité réplique par un « communisme d'écriture » fondé sur la rédaction collective et la publication anonyme de textes militants, disséminés dans l'espace public, qui exige de chaque écrivain qu'il révoque « les habitudes et les privilèges traditionnels de l'écriture¹⁷ ». L'interdit qui pèse sur la littérature est tel que Mascolo regrette que « ce malheureux nom d'écrivain entre dans la désignation du Comité¹⁸ ». Les positions idéologiques du groupe ne sont pas moins atypiques. Alors que les collectifs concurrents hésitent à adopter des stratégies subversives en regard des formes traditionnelles d'organisation, *Tel Quel* s'alignant sur les positions du Parti communiste, l'Union des écrivains s'efforçant d'actualiser une forme de syndicalisme littéraire, le Comité affiche, lui, une intransigeance anarchiste et rejette toute représentation : « Nous poussons le refus jusqu'à refuser de nous intégrer aux formations politiques qui affirment refuser ce que nous refusons¹⁹ », explique Duras. « Aucune organisation ne saurait aujourd'hui prétendre représenter seule l'exigence révolutionnaire », ajoute Blanchot, qui juge que « les appareils des

¹⁵ Pour une analyse sociologique du positionnement des collectifs en mai et juin 1968, on se reportera avec profit à Boris Gobille, *Le Mai 68 des écrivains. Crise politique et avant-gardes littéraires*, Paris, CNRS, coll. « Culture et société », 2018.

¹⁶ Maurice Blanchot, « Tracts, affiches, bulletin », *Mai 68, révolution par l'idée*, op. cit., p. 61.

¹⁷ Maurice Blanchot, « Les caractères possibles de la publication... », *Mai 68, révolution par l'idée*, op. cit., p. 38

¹⁸ [Dionys Mascolo], « Le Comité d'action, exigence révolutionnaire illimitée », *Les Lettres nouvelles*, juin-juillet 1969, p. 159.

¹⁹ [Marguerite Duras], « Naissance d'un Comité », *Les Lettres nouvelles*, juin-juillet 1969, p. 148.

formations et des partis» ne peuvent conduire qu'à la « mort politique²⁰». Autrement dit, à l'encontre des logiques qui prévalent d'ordinaire dans le champ littéraire, ce sont les écrivains qui détiennent l'autorité la plus grande et le capital symbolique le plus important qui, dans la situation de crise générée par le soulèvement, se montrent les plus enclins à mettre en cause le régime de singularité de la littérature et les modes collectifs d'intervention politique des intellectuels. Cette double rupture avec l'autorité sociale de la littérature et avec les formes usuelles de mobilisation des écrivains s'exprime dans le titre littéral du bulletin, *Comité*, qui signale une volonté d'effacement, non seulement des individus, mais de l'identité même du groupe.

Cela dit, par sa radicalité libertaire, le Comité paraît, de tous les collectifs littéraires de l'avant-garde de l'époque, le plus en phase avec un mouvement de contestation qui critique l'art et la politique comme sphères d'activités autonomes, séparées de l'expérience quotidienne et réservées aux détenteurs d'une parole légitime. Cet ajustement du Comité à la conjoncture insurrectionnelle, qui s'exprime notamment par une proximité idéologique avec le Mouvement du 22 mars, ainsi que par une revendication d'anonymat partagé avec de nombreux acteurs de la contestation culturelle, loin de traduire un quelconque opportunisme, résulte d'une longue séquence de réflexions théoriques et d'expériences pratiques menées par Blanchot et Mascolo, dont l'amitié repose sur une commune « passion politique²¹ ». Ensemble, ils n'ont en effet cessé de redéfinir les pratiques et les visées de l'engagement des écrivains, dans une rivalité constante avec le modèle incarné par Jean-Paul Sartre et l'équipe des *Temps modernes*. Si les deux principaux animateurs du Comité d'action étudiants-écrivains font connaissance aux éditions Gallimard sous l'Occupation, leurs écrits n'entrent véritablement en dialogue que dix ans plus tard, quand Mascolo publie ses deux grands essais, *Le Communisme*, en 1953, et sa *Lettre polonaise sur la misère intellectuelle en France*, en 1957, dont Blanchot rend compte dans *La Nouvelle Revue française*. La guerre d'Algérie et le retour du Général de Gaulle leur donnent l'occasion de collaborer au sein de la revue *Le 14 Juillet*, fondée par Mascolo et le surréaliste Jean Schuster en 1958, et de rédiger, toujours avec Schuster, la « Déclaration sur le droit à l'insoumission », en 1960, dont les surréalistes figureront parmi les premiers signataires. Comme le suggèrent les temps forts de cette amitié politique, la genèse du Comité d'action étudiants-écrivains en tant que collectif littéraire d'agitation et de propagande se situe au point de convergence de trois histoires distinctes : l'histoire des intellectuels, marquée depuis la Libération par l'hégémonie du marxisme et depuis les révoltes de Hongrie et de Pologne par le discrédit de la figure du compagnon de route ;

²⁰ Maurice Blanchot, « Les organisations dissoutes », *Mai 68, révolution par l'idée*, op. cit., p. 24.

²¹ Maurice Blanchot, « Lettre à Roger Laporte », 22 décembre 1984, dans Jean-Luc Nancy, *Maurice Blanchot. Passion politique*, Paris, Galilée, coll. « Incises », 2011, p. 62.

l'histoire récente de l'avant-garde surréaliste et de ses engagements politiques, avant et après la mort d'André Breton ; enfin, l'histoire de l'extrême gauche française, dont la critique des communismes autoritaires s'accompagne au cours des années soixante d'une lente réhabilitation de la tradition anarchiste et de certaines de ses formes de sociabilité militante.

La communauté négative des intellectuels révolutionnaires

Toute l'œuvre de Dionys Mascolo se laisse lire comme une interrogation en actes de la figure de l'intellectuel révolutionnaire. Sa première publication, sous le pseudonyme de Jean Gratien, est une longue préface à une anthologie des discours de Saint-Just, aux éditions de La Cité universelle, en 1946, créées par Marguerite Duras et Robert Antelme. L'inspirateur de la *Déclaration des droits de l'homme et du citoyen* de 1793 apparaît à Mascolo comme « le seul homme au monde avant Lénine dont l'action ait été la parfaite, la fidèle, immédiate expression de la pensée en lui²² ». Le romantisme révolutionnaire de Mascolo se heurte toutefois au dogmatisme du Parti communiste, auquel l'enthousiasme de la Libération l'a poussé à adhérer. Membre de la cellule 722 de Saint-Germain-des-Prés, Mascolo s'oppose à l'intervention du Parti en matière artistique, entrant en polémique ouverte avec la Commission des intellectuels, en particulier avec Jean Kanapa, qui est en voie d'imposer, avec Laurent Casanova, un jdanovisme à la française²³. Dans ce combat idéologique, Mascolo s'inspire du romancier Elio Vittorini, avec lequel il publie un entretien dans *Les Lettres françaises* à propos de sa lettre au secrétaire général du Parti communiste italien, Palmiro Togliatti, dans laquelle il soutient que « seule la culture autonome enrichit la politique et aide à son action²⁴ ». Ces prises de position, jugées trop libérales, vaudront à Mascolo son exclusion en 1950, à l'instar de Duras et d'Antelme, eux aussi suspectés d'entretenir des activités fractionnelles. Cette mésaventure ne restera pas sans suite tant il est vrai que Mascolo n'écrira plus, pendant des années, que pour contester aux intellectuels du Parti le monopole de l'exigence communiste. En 1953, il publie aux éditions Gallimard son œuvre maîtresse, *Le Communisme*, un pavé libertaire de cinq cents pages, qui définit une politique de la littérature hétérodoxe : l'écrivain communiste n'est pas celui qui rend raison de la lutte des classes ou qui se fait compagnon de route, mais celui qui,

²² Jean Gratien, « Si la lecture de Saint-Just est possible », *Œuvres de Saint-Just*, Paris, Éditions de la Cité universelle, 1947, p. 35.

²³ Jean Kanapa, « Les mots et le métier d'écrivain », *Poésie* 47, no 40, août-septembre 1947, p. 90-117.

²⁴ Jean Gratien et Edgar Morin, « Une interview d'Elio Vittorini », *Les Lettres françaises*, 27 juin 1947, p. 1 et 7 ; Elio Vittorini, « Politique et culture » [1947], trad. Gennie Luccioni, *Esprit*, no 141, janvier 1948, p. 34-57.

par sa libre exploration du langage, se range « aux côtés de ceux qui n'ont pas la parole, dans le troupeau des hommes condamnés à l'animalité de se taire²⁵ ». Le panthéon communiste est mis sens dessus dessous : Mascolo ne célèbre que des écrivains extérieurs au Parti, en l'occurrence Georges Bataille, Raymond Queneau, Michel Leiris et Maurice Blanchot. Eux seuls, explique-t-il, « n'acceptent pas, en parlant, de perdre de vue ce qui *manque*, ce qui *se tait*, ce qui *n'est pas connu* », allant jusqu'à s'exclure de « la catégorie des *possesseurs privés des moyens d'expression*²⁶ ». Sans surprise, *Le Communisme* s'attire les foudres de *L'Humanité*, Kanapa n'y voyant qu'un « nouveau révisionnisme à l'usage des intellectuels²⁷ ». En revanche, Colette Audry et Maurice Nadeau en font l'éloge dans *Les Temps modernes* et *Les Lettres nouvelles*, de même qu'André Breton qui exprime dans *Médium* son entière solidarité : « nous faisons rigoureusement nôtres ses conclusions²⁸ ». Quant à Sartre, sans se prononcer sur le fond du débat, il n'hésite pas à railler la réaction indignée des communistes : « Il faut plus d'une hirondelle pour faire le printemps, plus d'un Kanapa pour déshonorer un parti²⁹ ».

Avec *Le Communisme*, Mascolo parvient non seulement à esquisser, à égale distance d'Aragon et de Sartre, une figure de l'écrivain révolutionnaire qui ne soit ni militant du Parti ni compagnon de route, mais à découpler, comme il s'en félicitera des années plus tard, « l'exigence communiste vivante » et « l'organisation qui canalise et neutralise cette exigence³⁰ ». Cependant, l'impératif d'une action collective s'impose toujours à lui avec force. Un an après la Toussaint rouge, en 1955, il met sur pied le « Comité d'action des intellectuels contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord », dont l'appel regroupe trois cents signataires et entraîne le rapprochement du groupe surréaliste et des amis de la rue Saint-Benoît³¹. Après les révoltes de Pologne et de Hongrie, en 1956, il crée un « Cercle international des intellectuels révolutionnaires », qui fédère les revues *Les Lettres nouvelles*, *Arguments*, *Socialisme ou barbarie* et *Le surréalisme même* autour d'un projet de « démocratisation de la pensée socialiste³² ». L'échec de ces rassemblements lui inspire enfin une *Lettre polonaise sur la misère intellectuelle en France*, qui paraît aux Éditions de Minuit en 1957, dans laquelle il décrit avec amertume la « diaspora de l'intelligence française à l'intérieur d'elle-même³³ ». Cette *Lettre polonaise*, Maurice

²⁵ Dionys Mascolo, *Le Communisme. Révolution et communication ou la dialectique des valeurs et des besoins*, Paris, Gallimard, 1953, p. 30.

²⁶ *Ibid.*, p. 52-53.

²⁷ Jean Kanapa, « Un nouveau révisionnisme à l'usage des intellectuels », *L'Humanité*, 22 février 1954, p. 2.

²⁸ André Breton, « À la bonne heure », *Médium. Communication surréaliste*, no 1, novembre 1953, p. 2.

²⁹ Jean-Paul Sartre, « Opération "Kanapa" », *Les Temps modernes*, no 100, mars 1954, p. 1725.

³⁰ Dionys Mascolo, « Un témoignage », *Le Nouvel Observateur*, no 155, 1er novembre 1967, p. 43.

³¹ « Contre la poursuite de la guerre en Afrique du Nord », *Les Lettres nouvelles*, no 33, décembre 1955, p. 817.

³² « Appel en faveur d'un Cercle international des intellectuels révolutionnaires », *Les Lettres nouvelles*, no 49, mai 1957, p. 792.

Blanchot y répond dans sa chronique de *La Nouvelle Revue française* comme si elle lui avait été adressée. Sous le titre « La puissance et gloire », il explique que la dispersion des intellectuels ne doit pas être surmontée, mais accueillie comme la condition de leur action. C'est par leur extériorité à tout pouvoir, par leur refus de la « puissance » et de la « gloire » que les écrivains peuvent relayer dans l'espace public « une parole déracinée et dépossédée » : « Dans notre "misère intellectuelle", il y a donc aussi la fortune de la pensée, il y a cette indigence qui nous fait pressentir que penser, c'est toujours apprendre à penser moins qu'on ne pense, à penser le manque qu'est la pensée et, partant, à préserver ce manque en l'amenant à la parole³⁴ ». En somme, Blanchot rappelle à Mascolo ce qu'il écrivait dans *Le Communisme*, à savoir que l'intellectuel ne doit s'attacher à aucune communauté, sinon celle qui témoigne de « la faculté de négation générale des hommes³⁵ ». Quelques mois plus tard, en octobre 1958, Blanchot franchit le pas et brise le silence politique auquel il s'astreignait depuis la Libération. Il adresse un texte intitulé « Le refus » à la revue *Le 14 Juillet*, que Mascolo vient de fonder en opposition au putsch d'Alger qui provoque la fin de la Quatrième République. Il y décrit les traits de la communauté négative qu'il ne cessera plus de rechercher en compagnie de ses amis de la rue Saint-Benoît : « Les hommes qui refusent et qui sont liés par la force du refus, savent qu'ils ne sont pas encore ensemble. Le temps de l'affirmation leur a précisément été enlevé. Ce qui leur reste, c'est l'irréductible refus, l'amitié de ce Non certain, inébranlable, rigoureux, qui les rend unis et solidaires³⁶ ».

Dès ce moment, à l'orée de la Cinquième République, Blanchot et Mascolo, avec le soutien indéfectible des surréalistes, s'attachent à créer un « mouvement de résistance intellectuelle », hors des appareils et des partis, qui aura pour mission de propager la « contestation du pouvoir³⁷ ». Pendant l'été 1960, en prévision de l'ouverture du procès du réseau Jeanson de porteurs de valises, Mascolo et Schuster rédigent à quatre mains les premières versions d'une « Adresse à l'opinion », que l'intervention de Blanchot transformera en une « Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie³⁸ ». Outre qu'elle propose une extension inédite du droit de résistance à l'oppression, la « Déclaration » marque un tournant dans la rhétorique collective des intellectuels en ceci que ses signataires n'adressent

³³ Dionys Mascolo, *Lettre polonaise sur la misère intellectuelle en France*, Paris, Minuit, coll. « Documents », 1957, p. 27.

³⁴ Maurice Blanchot, « La puissance et la gloire », *La Nouvelle Revue française*, no 64, avril 1958, p. 688-689.

³⁵ Dionys Mascolo, *Le Communisme*, op. cit., p. 150.

³⁶ Maurice Blanchot, « Le refus », *Le 14 Juillet*, no 2, 25 octobre 1958, p. 3.

³⁷ Maurice Blanchot, André Breton, Dionys Mascolo, Jean Schuster, « Enquête auprès d'intellectuels français », *Le 14 Juillet*, no 3, 18 juin 1959, p. 1.

³⁸ Le titre définitif apparaît d'abord dans la correspondance de Blanchot et Mascolo : « À défaut d'un autre, meilleur, je suggérerais celui-ci : Déclaration sur le droit à l'insoumission dans la guerre d'Algérie. » Maurice Blanchot, lettre à Dionys Mascolo, 27 juillet 1960, fonds Mascolo de l'IMEC.

à leurs concitoyens ni injonction ni obligation ; ils veillent sur le droit de désobéir, sans en faire un devoir. La « Déclaration » n'énonce aucun impératif d'action, aucune maxime généralisable ; elle se porte à la défense d'une liberté plus essentielle que la loi. Comme l'écrit Blanchot, « le droit est un pouvoir libre dont chacun, pour lui-même, vis-à-vis de lui-même, est responsable et qui l'engage complètement et librement : rien n'est plus fort, rien n'est plus grave³⁹ ». Malgré la censure, la « Déclaration » connaît un tel retentissement, en France et à l'étranger, qu'elle paraît à plusieurs « ouvrir un chapitre nouveau dans l'histoire mouvementée des rapports entre les intellectuels et le Pouvoir⁴⁰ ». C'est en tout cas le sentiment de Blanchot, qui explique dans une lettre à Sartre, en décembre 1960, que la portée de la « Déclaration » vient de ce que les intellectuels ont exercé pour la première fois leur « pouvoir de décision » sous la forme d'un « pouvoir sans pouvoir » et qu'ils ont ainsi fait l'expérience d'une nouvelle « manière d'être ensemble » au sein d'une « communauté anonyme de noms⁴¹ ». C'est pour prolonger la « force impersonnelle » du « Manifeste des 121 » que Blanchot, dans la même lettre, demande expressément à Sartre de saborder *Les Temps modernes* et de se joindre à lui dans le projet d'une « revue de critique totale⁴² ». Cette « revue internationale », qui restera à l'état de projet, Blanchot et Mascolo y travailleront jusqu'en 1965 avec deux objectifs principaux. D'une part, dans les termes de Louis-René des Forêts, ils veulent exprimer « les rapports nouveaux de la responsabilité littéraire et de la responsabilité politique⁴³ » inaugurés par la « Déclaration » ; d'autre part, comme l'explique Mascolo, ils espèrent aussi, en marge des organisations révolutionnaires, « réaliser quelque chose de l'idée communiste, au moins par un "communisme d'écriture"⁴⁴ ». Aussi peut-on dire que dès le milieu des années soixante, l'imaginaire à travers lequel le Comité d'action étudiants-écrivains se représentera et justifiera ses prises de position publiques est pour l'essentiel constitué.

Le grand surréalisme comme communisme de pensée

L'idée d'un « communisme d'écriture », si fréquente sous la plume de Blanchot et de Mascolo qu'il est hasardeux d'en attribuer l'invention à l'un ou à l'autre, semble

³⁹ Maurice Blanchot, interview avec Madeleine Chapsal, dans *Le Droit à l'insoumission. Le Dossier des 121*, Paris, Maspero, 1961, p. 91.

⁴⁰ Maurice Nadeau, « Vers un "parti intellectuel" », *Les Lettres nouvelles*, nouvelle série, no 11, février 1961, p. 4.

⁴¹ Maurice Blanchot, « Lettre à Jean-Paul Sartre », 2 décembre 1960, *Lignes*, no 11, septembre 1990, p. 218.

⁴² *Ibid.*, p. 220.

⁴³ Louis-René des Forêts, lettre à Gaston Gallimard, 8 mai 1962, fonds Mascolo, IMEC.

⁴⁴ Dionys Mascolo, « Lettre à Elio Vittorini », mars 1965, *Lignes*, no 11, septembre 1990, p. 300.

trouver ses origines dans leur commune fascination pour le surréalisme. À la Libération, quand fait rage le débat sur la responsabilité des écrivains, la révolution surréaliste a du plomb dans l'aile. *L'Histoire du surréalisme* de Maurice Nadeau, qui paraît en 1945, date la fin du mouvement du déclenchement de la Deuxième Guerre mondiale, ajoutant que « si le surréalisme aboutit, malgré lui, à une magnifique explosion artistique, il mène aussi à un cul-de-sac idéologique » : « Il doit être "surmonté et dépassé" par ses continuateurs⁴⁵ ». Dans *Les Temps modernes*, se souvenant de l'affaire « Front rouge », Sartre présente pour sa part le surréalisme comme une maladie infantile de l'engagement, jugeant que sa volonté de destruction, à l'origine de son alliance avec le communisme, est demeurée « utopique et abstraite⁴⁶ ». En août 1945, dans le premier numéro parisien de *L'Arche*, Blanchot entre dans le débat en publiant « Quelques réflexions sur le surréalisme », qui s'oppose fermement à l'un et l'autre verdict. Si le surréalisme ne fait plus école, juge-t-il, c'est qu'il s'est propagé à large échelle, chaque écrivain possédant désormais « une vocation surréaliste » : « Le surréalisme s'est évanoui ? C'est qu'il n'est plus ici ou là, il est partout. C'est un fantôme, une brillante hantise⁴⁷ ». Quant à ses relations avec le Parti communiste, elles constituent « un exemple des engagements profonds que la littérature ne peut s'empêcher de prendre dès qu'elle prend conscience de sa liberté la plus grande », le refus de l'asservissement de l'art poussant tôt ou tard à se mettre « au service de la révolution⁴⁸ ». Autrement dit, la politique du surréalisme constitue le meilleur antidote à la naïveté des *Temps modernes* : « la littérature la plus dégagée est en même temps la plus engagée, dans la mesure où elle sait que se prétendre libre dans une société qui ne l'est pas, c'est prendre à son compte les servitudes de cette société et surtout accepter le sens mystificateur du mot liberté⁴⁹ ». Dans *Le Communisme*, Mascolo défendra à son tour l'héritage politique du surréalisme, le désignant comme le seul mouvement intellectuel du XXe siècle français à reconnaître le « fondement éthique de toute expression, le "communisme" de toute poésie⁵⁰ ». Sa *Lettre polonaise* reviendra à la charge en affirmant que la grandeur du surréalisme tient à ce qu'il a posé « en principe que l'esprit solitaire n'est rien, que "la poésie doit être faite par tous" » et qu'à ce titre « révolution et poésie ne font qu'un⁵¹ ». En somme, Blanchot et Mascolo politisent un distinguo avancé par Georges Bataille à la Libération. Si le « surréalisme des œuvres » appartient au

⁴⁵ Maurice Nadeau, *Histoire du surréalisme*, suivie de *Documents surréalistes*, Paris, Le Seuil, 1964 [1945], p. 9.

⁴⁶ Jean-Paul Sartre, « Situations de l'écrivain en 1947 » [1947], dans *Situations, II*, Paris, Gallimard, 1999 [1948], p. 201.

⁴⁷ Maurice Blanchot, « Réflexions sur le surréalisme » [1945], *La Part du feu*, Paris, Gallimard, 1949, p. 90.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 98-99.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 101.

⁵⁰ Dionys Mascolo, *Le Communisme*, op. cit., p. 230.

⁵¹ Dionys Mascolo, *Lettre polonaise sur la misère intellectuelle en France*, op. cit., p. 37.

passé, le « grand surréalisme », qui porte « l'affirmation d'un espoir de briser la solitude », n'a rien perdu de son actualité : « Les livres aujourd'hui sont en ordre sur les rayons et les tableaux ornent les murs. C'est pour cela que je puis dire que le *grand surréalisme* commence⁵² ». Cette dynamique avant-gardiste, qui appelle à s'affranchir des œuvres pour éprouver une « existence au-delà de soi⁵³ », impulsera l'aventure du Comité d'action étudiants-écrivains.

Si les surréalistes répondent présents à la plupart des convocations de la rue Saint-Benoît au cours des années cinquante et soixante, c'est après la mort d'André Breton que les relations s'intensifient entre les groupes et que les signes de connivence se multiplient. En l'absence d'un successeur doté de la même autorité intellectuelle, la disparition du principal animateur et théoricien du surréalisme permet à Mascolo et à Blanchot, avec la bénédiction de Schuster, de s'approprier son héritage et d'en promouvoir une interprétation conforme à leur politique de la littérature. Dans *La Quinzaine littéraire*, en octobre 1966, Mascolo publie « Le surréalisme, demain », où il soutient « l'impossibilité que le surréalisme ne survive pas à Breton ». Toujours en guerre contre le « mythe de l'artiste solitaire et génial », il explique que l'« œuvre véritable » de Breton n'appartient ni à sa personne ni au corpus des textes arborant sa signature : « Breton aura donné l'exemple impérissable d'une activité intellectuelle de groupe, d'une écriture collective, d'un communisme de pensée⁵⁴ ». Dans *La Nouvelle Revue française*, en avril 1967, Blanchot fait paraître « Le Demain joueur », où il accomplit le même geste interprétatif, si ce n'est par son insistance sur le thème du désœuvrement. À ses yeux, le surréalisme ne fut « ni système, ni école, ni mouvement d'art ou de littérature », mais une « pure pratique d'existence » se manifestant comme « une œuvre d'amitié⁵⁵ ». Ensemble, continue Blanchot, les surréalistes ont formé une « pluralité étrange », réfractaire à toute unification, comme un « champ magnétique » momentanément partagé, qui ne se cristallisa jamais en une configuration destinée à durer.

« Ce qui distinguerait donc le groupe [surréaliste] des autres groupes — cellules, sectes religieuses, séminaires d'études, associations littéraires ou philosophiques, collègues réunis autour d'un nom ou d'une tendance, ou encore groupes ne se formant que pour donner lieu momentanément à des névroses de groupe et pour les étudier —, c'est bien ce trait : être à plusieurs, non pour réaliser quelque chose, mais sans autre raison (du reste cachée) que de faire exister la pluralité en lui donnant un sens nouveau. Un sens que trahissent tous les mots par lesquels

⁵² Georges Bataille « À propos d'assoupissements » [1946], *Œuvres complètes, XI, Articles I (1944-1949)*, Paris, Gallimard, 1988, p. 33.

⁵³ Georges Bataille, « Le surréalisme » [1948], *Œuvres complètes, XI, op. cit.*, p. 313.

⁵⁴ Dionys Mascolo, « Le surréalisme, demain », *La Quinzaine littéraire*, no 14, 15 octobre 1966, p. 17.

⁵⁵ Maurice Blanchot, « Le demain joueur. Sur l'avenir du surréalisme », *La Nouvelle Revue française*, « André Breton (1896-1966) et le mouvement surréaliste », no 172, avril 1967, p. 865-866.

s'indique le mouvement de rassembler, de réunir : "collectivité", "association", "religion" et "groupe" tout le premier. Disons : le surréalisme, une affirmation non pas collective, mais plurielle ou multiple⁵⁶. »

En une manière de post-scriptum, dans les dernières pages du « Demain joueur », Blanchot explicite les maîtres-mots de sa théorie, achevant ainsi de décrire la structure collective qu'incarnera le Comité d'action étudiants-écrivains deux ans plus tard. Premièrement, le groupe comme affirmation plurielle se consacre au *désœuvrement*, refusant de produire une œuvre vouée à demeurer « inoffensive, innocente, indifférente » et que « l'idéologie en cours » pourrait reléguer à l'« espace cloisonné⁵⁷ » de la littérature. Autrement dit, la pratique du désœuvrement incarne, dans la continuité des avant-gardes historiques, une protestation contre l'autonomie esthétique, qui tend à isoler la littérature du continuum de l'expérience et à la priver de sa portée politique. Deuxièmement, un tel groupe promeut non la constitution d'un nouvel ordre, d'une nouvelle loi, mais le *désarrangement* de tout ordre et de toute loi, selon une « force neutre » et un « mouvement subversif » qui l'ouvrent à l'« expérience de l'expérience⁵⁸ », c'est-à-dire au péril et à l'échec. Par sa dynamique inchoative, cette pluralité entend au demeurant résister à sa propre cohésion, comme si elle était suspendue entre une phase originaire de formation et une phase terminale de dissolution⁵⁹. Troisièmement, *le jeu, l'aléa, la rencontre* désignent les contours d'un nouvel espace entre les individus, où la distance prime la proximité, « lieu de tension et de différence où tout rapport est d'irréprocité⁶⁰ ». L'amitié s'y déploie hors de toute entente préalable, comme « rapport sans rapport⁶¹ », ainsi que l'écrira Blanchot dans *La Communauté inavouable*. Chacun de ces traits définira la forme de vie insurrectionnelle du Comité d'action étudiants-écrivains. Sa pratique du désœuvrement obligera chaque écrivain à sortir de soi, à se défaire de son autorité et à rompre avec la littérature ; ses interventions dans l'espace public exprimeront une critique radicale qui n'aura d'autre finalité que l'accentuation indéfinie de la crise, repoussant tout arrangement avec le pouvoir ; la production et la distribution de tracts, d'affiches et de bulletins, que Blanchot associe au « communisme d'écriture », se voudront enfin au service d'un espace public pluriel, mobilisé par le jeu et la rencontre des paroles d'outrage, sans horizon de réconciliation. Enfin, rien n'illustre mieux l'influence de ce grand surréalisme sur

⁵⁶ *Ibid.*, p. 868.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 886.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 887.

⁵⁹ Je reprends ici librement les quatre phases (formation, cohésion, institution, dissolution) dégagées par Anthony Glinoe et Vincent Laisney : « La temporalité institutionnelle des cénacles », dans Denis Saint-Amand (dir.), *La Dynamique des groupes littéraires*, Liège, Presses universitaires de Liège, 2016, p. 19-39.

⁶⁰ Maurice Blanchot, « Le demain joueur. Sur l'avenir du surréalisme », *art. cit.*, p. 888.

⁶¹ Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 46.

le Comité d'action étudiants-écrivains que le témoignage de Duras, rédigé à la fin de l'été 1968, qui présente le collectif comme un « assemblage » hétérogène et improbable. Par son « opacité fondamentale », avance-t-elle, le Comité ne révèle sa raison d'être que dans ses moments d'inaction, quand son « refus sauvage » se renverse en une passivité désœuvrée : « C'est dans ces temps morts que le Comité existe de la façon la plus incontestable — pourquoi ferait-on obligatoirement quelque chose ? — et que son secret est le plus près d'affleurer⁶² ». Un quart de siècle plus tard, dans *La Communauté inavouable*, Blanchot dira dans le même esprit que les « comités d'action sans action » avaient pour objectif unique et contradictoire d'« organiser l'inorganisable⁶³ ».

Un comité d'action à l'ombre du drapeau noir

Avec le surréalisme d'après-guerre, le Comité d'action étudiants-écrivains partage en outre des convictions anarchistes, qui contribuent également à expliquer son ajustement à la crise du printemps 1968. On connaît la participation des surréalistes, dès le début des années cinquante, au journal *Le Libertaire*, organe de la Fédération anarchiste, dans lequel Breton déclarait que le surréalisme s'était reconnu et se reconnaissait encore « dans le miroir noir de l'anarchisme⁶⁴ ». Quinze ans plus tard, quand s'amorce l'agitation étudiante, le mouvement surréaliste manifeste précocement sa solidarité avec les Enragés de Nanterre, en distribuant dès le 5 mai un tract intitulé « Pas de Pasteurs pour cette rage ! », où il se déclare « à la disposition des étudiants pour toute action pratique destinée à créer une situation révolutionnaire dans ce pays⁶⁵ ». Le Comité d'action étudiants-écrivains, au sein duquel militent plusieurs surréalistes, lui emboîte le pas trois semaines plus tard, en diffusant un tract en faveur de « l'esprit d'anarchie » qui anime la révolte des étudiants et leur « lutte contre la société capitaliste⁶⁶ ». Mais le Comité ne se satisfait pas d'adopter les mots d'ordre des Nanterrois. En se désignant dès sa constitution comme un comité d'action, il prend fait et cause pour la multiplication horizontale de collectifs autonomes d'agitation et de propagande, aux dépens de la centralisation verticale des luttes au sein d'une organisation révolutionnaire. Comme l'a très tôt noté Daniel Guérin, militant du Comité, que les étudiants invitent

⁶² [Marguerite Duras], « Naissance d'un comité », *art. cit.*, p. 148.

⁶³ Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 54-55.

⁶⁴ André Breton, « La claire tour », *Le Libertaire*, no 297, 11 janvier 1952, p. 3.

⁶⁵ « Pas de pasteurs pour cette rage ! », tract reproduit dans Jérôme Duwa, *1968, année surréaliste. Cuba, Prague, Paris, Paris*, IMEC, 2008, p. 195.

⁶⁶ « Réplique au Parti communiste français », *Les Lettres nouvelles*, septembre-octobre 1968, p. 150.

à animer un débat sur l'autogestion dans la Sorbonne occupée, la « révolution de mai 1968 » a contribué à diffuser à large échelle le répertoire d'action de l'anarchisme, permettant aux « libertaires » de « sortir de leur insularité⁶⁷ » après des décennies d'hégémonie communiste. De toute évidence, au-delà de son ancrage dans l'histoire des démêlés des intellectuels avec le Parti communiste et dans l'histoire de l'avant-garde surréaliste, la configuration collective qu'adopte le Comité témoigne d'une redécouverte de l'anarchisme et de ses formes de sociabilité. Le confirme la stratégie interstitielle du Comité, qui substitue à l'horizon du grand soir l'exigence d'une expérimentation présente des valeurs révolutionnaires. C'est cette sociabilité préfiguratrice, typique des collectifs affinitaires, que Blanchot décrit avec emphase dans une lettre à Mascolo en décembre 1968. En défendant ici et maintenant la « liberté absolue », au point de ne pas être liés par leurs décisions antérieures, les comités d'action procurent à leurs militants, explique Blanchot, le sentiment de se trouver « à la fin des temps », dans une « sorte d'éternité d'immanence », comme si la rupture révolutionnaire avait d'ores et déjà eu lieu et que s'était en même temps réalisée la société sans classe. Deux ans plus tard, à l'occasion d'une polémique avec Sartre, Mascolo expliquera que les « formes insurrectionnelles » du mouvement de mai ont une fois pour toutes affranchi les intellectuels de la « patience » imposée par les organisations ouvrières, leur permettant d'expérimenter au sein des comités d'action l'abolition immédiate de toute hiérarchie et de toute autorité :

« Quant à l'échec de mai qui serait dû à son radicalisme, à son refus de l'organisation [...], il faut redire ceci : en raison même de ce radicalisme, un futur éloigné, ce qu'il ne sera question de "réaliser" à l'échelle de toute la société que beaucoup plus tard, a été là préfiguré, en un moment postrévolutionnaire qui transforma l'idée en quelque chose de vécu, l'événement prenant valeur d'exacte prophétie⁶⁸. »

Selon cette politique libertaire du désœuvrement, qui rend inopérante la dialectique des moyens et des fins au cœur de l'imaginaire communiste, il importe moins d'œuvrer à la transformation future du monde que d'expérimenter collectivement la vie nouvelle en prenant conscience, toujours à nouveau, que « la révolution est derrière nous⁶⁹ ». Si *La Communauté inavouable* se souvient du soulèvement de mai non seulement comme « une forme de société incomparable », mais comme une « utopie immédiatement réalisée⁷⁰ », c'est bien parce que les militants du Comité

⁶⁷ « Daniel Guérin, « Postface » [1970], *L'Anarchisme*, Paris, Gallimard, « Idées », 1970, p. 183.

⁶⁸ Dionys Mascolo, « Contre les idéologies de la mauvaise conscience », *La Quinzaine littéraire*, no 107, 1 décembre 1970, p. 15. Dans un entretien tardif, Mascolo réitérera cette idée : « comme je l'ai dit souvent, en 1968, nous avons vécu comme dans un temps futur. Pendant quelques semaines, nous avons vécu dans une sorte de vraie fraternité. [...] Nous avons vécu comme des projections dans un avenir possible. » Jane B. Winston, « Autour de la rue Saint-Benoît : An Interview with Dionys Mascolo », *Contemporary French Civilization*, vol. 18, no 2, été-automne 1994, p. 207.

⁶⁹ Maurice Blanchot, « Critique du mouvement », *Mai 68, révolution par l'idée*, op. cit., p. 108.

d'action étudiants-écrivains ont éprouvé en commun la vie révolutionnaire en s'installant dans la « rupture du temps⁷¹ », comme en un moment de suspens de l'histoire, arraché aussi bien au passé qu'à l'avenir. À la manière des surréalistes, le Comité s'est obstinément refusé à « devenir loi, institution, fermeté préférable », s'efforçant d'être à la hauteur de la radicalité révolutionnaire de son temps, c'est-à-dire de « ce pouvoir de suspens et d'interruption qui fait de l'époque moins ce qui dure que l'intervalle dérégulant la durée⁷² ».

⁷⁰ Maurice Blanchot, *La Communauté inavouable*, *op. cit.*, p. 52 et 54.

⁷¹ Maurice Blanchot, « Rupture du temps : révolution », *Mai 68, révolution par l'idée*, *op. cit.*, p. 69.

⁷² Maurice Blanchot, « Le demain joueur. Sur l'avenir du surréalisme », *art. cit.*, p. 864.

PLAN

- Un communisme d'écriture au service du Mouvement
- La communauté négative des intellectuels révolutionnaires
- Le grand surréalisme comme communisme de pensée
- Un comité d'action à l'ombre du drapeau noir

AUTEUR

Jean-François Hamel

[Voir ses autres contributions](#)